

XYZ. La revue de la nouvelle

Le propriétaire

Daniel Arcand



Number 34, Summer 1993

Colères!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3900ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arcand, D. (1993). Le propriétaire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (34), 57–60.

LE PROPRIÉTAIRE

DANIEL ARCAND

J'ai vu toutes sortes d'appartements. Il y a bien sûr les grands immeubles avec concierge, homme de maintenance et même gérant. Ceux-là offrent des espaces aux murs blancs, aux tapis beiges et aux portes intactes. Tout semble beau. L'homme ou la femme qui m'introduit affiche généralement le sourire de circonstance. Il y en a d'autres, dans des immeubles où habite le propriétaire, où j'ai immédiatement l'impression que je serai livré à moi-même. Ceux-ci sont moins sûrs. Même si ma visite de l'appartement semble se faire comme de coutume, tous mes sens sont éveillés. J'utilise toutes mes capacités de perception pour tenter de comprendre les ondes qui se dégagent de ce corps qui me guide jusqu'à l'appartement et qui m'observe, lui aussi. Je sens alors ses yeux posés dans mon dos, comme un enquêteur soucieux de prélever les empreintes digitales sur le lieu d'un meurtre.

Ce bonhomme, ici, maintenant. Je me demande si je vais être capable de lui faire face quand je le rencontrerai dans le corridor ou sur le trottoir. Le propriétaire. Il sourit peu. Il est sur ses gardes. C'est ici que la famille Sanfaçon a habité, jusqu'à tout récemment. Il n'a pas confiance. Nous nous observons. J'essaie de ne pas le faire du coin de l'œil, il le verrait immédiatement et me trouverait un air coupable. Je l'observe seulement quand je lui pose des questions, car alors je dois le regarder en face, il ne peut pas être contre. Je pense que c'est mieux ainsi. Ses réponses portant sur ce qui est visible autour de nous, je m'efforce alors de regarder ce dont il me parle. Je dois comprendre rapidement, évaluer ce que je vois avec mes critères. Mais c'est difficile. J'oublie toujours l'essentiel et ce n'est qu'une fois dans la rue que je me

souviens de ce que je voulais observer. Et en même temps, je ne dois pas cesser de porter attention au bonhomme. Ce n'est pas très compliqué, à vrai dire son regard me glace, je le sens toucher mon dos. Est-il marié ?

J'ai toujours visité les appartements de jour. Je pense que ce qui s'exécute avant la tombée de la nuit est plus honnête, plus régulier. Le soir, je ne sais pas. D'ailleurs, existe-t-il des propriétaires ou des préposés qui font visiter le soir ? Peut-être. Moi, je ne le ferais pas. De peur de faire entrer le criminel sorti de l'ombre, la prostitution gluante des trottoirs, les revendeurs de drogue aux jambes agiles et aux bras musclés, la canaille, la vermine des rues de ce quartier.

Il regarde mes yeux. J'essaie de ne pas avoir honte. Je n'en ai aucun motif. Mais cela revient à chaque fois. Ce que je crains le plus, c'est l'amorce de cette dynamique : quand je commence à me sentir mal au point que cela paraît dans mes yeux. Il va s'en rendre compte et me suspecter plus encore. Le réalisant à l'expression de son visage, je me trouverai encore plus mal à l'aise. Et ainsi de suite, jusqu'au moment où je décide de sortir abruptement, de peur de... Enfin, de peur de ce qu'il y a à craindre en pareille situation.

Mais que signifie ce tatouage à son avant-bras droit ? Je n'arrive pas à bien voir ce dessin. Premièrement, il n'est pas poli de fixer. De plus, les lignes qui le composent sont devenues floues avec les années. Enfin, il en a peut-être honte maintenant, surtout qu'il peut difficilement le cacher complètement. Gagne-t-il sa vie avec les revenus de ses appartements ? Probablement pas. Car il doit n'y en avoir que quatre ou cinq dans cet immeuble.

Il va me demander mon nom. Je vais devoir lui dire que je n'ai pas d'employeur, que je touche les prestations de l'assurance-chômage. Il va me demander mon numéro d'assurance sociale ; il pourra interroger toutes les banques de données où l'on a consciencieusement monté un dossier sur mon compte.

Mon corps est tout raide maintenant, le sien aussi. Je suis chauve, il a une abondante chevelure blanche. J'ai la tête ronde

comme un globe terrestre, sa mâchoire saille sous la peau tendue du visage. Je suis gros, il est mince comme ceux qui le sont toute leur vie.

Que vais-je lui dire ? Je ne sais toujours pas si je vais louer. J'ai bien regardé. Je m'étais donné des critères précis, fort des mésaventures dont j'ai entendu parler. Hélas, ce que j'ai vu ne me permet pas de juger en regard de mes attentes. J'ai même spontanément ouvert un tiroir du comptoir de cuisine pour voir si... Mais non. J'aurais senti l'odeur sans même devoir ouvrir. Et je n'arrive pas à bien décoder les ondes qu'émet cet homme. Je les perçois. Je ne me sens pas bien. Je voudrais sortir, mais ce n'est pas convenable. Et, de toute façon, il faut bien que je loue quelque part, donc visiter et inspecter. Je voudrais plutôt dormir.

Est-ce le logement dont on m'a parlé ? Je ne vois rien d'anormal dans la cuisine. Alors il s'agissait d'un autre logement ? Et puis, qu'importe. Le problème n'est pas cette histoire, mais ce propriétaire. Il y a déjà quelques secondes que je ne regarde nulle part. Il le sait sûrement car il se tient derrière moi. Mû par un ressort, je m'approche de la fenêtre pour regarder le système de chauffage. Un calorifère. J'ai toujours eu des radiateurs électriques. Il n'y a pas de thermostat. Je vois le bouton qui règle l'arrivée d'eau chaude.

— On peut le fermer ? dis-je spontanément en désignant le calorifère.

— Vous pouvez toujours le fermer...

Il m'a répondu sur un ton voulant dire « je ne vois pas ce que cela vous donnerait ». M'a-t-il traité d'imbécile en utilisant ce ton ? Merde ! Pourquoi ai-je posé cette question ? Il ne fallait pas ! Que va-t-il penser ? Que je suis au courant ! Je le regarde en adoptant, du mieux que je le puis, un air innocent. Il me demande des yeux quelle est ma décision. Je n'en peux plus. Je le remercie, je vais y penser. Une moue apparaît sur son visage. Il se retourne vers la porte, l'ouvre et nous sortons. Il me précède jusqu'à la sortie, il ne me présente plus que le dos.

À l'extérieur, je m'éloigne d'un pas rapide jusqu'au moment d'être certain qu'il ne peut plus me voir par la fenêtre. Alors je

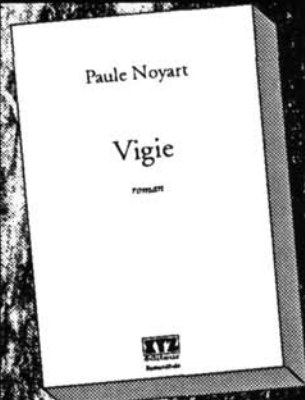
ralentis. Que s'est-il passé? Que vais-je faire? Je serre les lèvres. Ma tête reste inclinée, comme celle d'un pénitent. Je me console un peu en me disant que ma question a été formulée de façon anodine, que n'importe qui, n'étant pas habitué au chauffage par calorifère, aurait pu la poser.

Je lève les yeux pour m'orienter et je prends le chemin pour retourner chez moi. Je me sens mieux. Il n'y a plus de problème car je ne louerai pas chez cet homme. Je sens bien un peu de honte monter en moi, mais je l'écarte rapidement. C'est bien plus agréable de revenir chez soi, par un jour froid d'hiver, et de se préparer un bon repas. C'est fini maintenant.

Étaient-ce des spaghettis ou des macaronis coupés en coude? Peu importe. Quand les Sanfaçon ont quitté leur logement, chez cet homme, ils ont bouché le renvoi d'eau de l'évier de la cuisine avec quantité de pâte alimentaire et ont même déféqué dans les tiroirs du comptoir de cuisine; pour se venger du bonhomme qui refusait de les chauffer convenablement.

XYZ

VIGIE



Paule Noyart

Vigie

roman

124 p.
17,95 \$



photo : Les Paparazzi

« Voilà en tout cas un [...] bel exemple de ce qui s'écrit de mieux ici depuis quelque temps [...] »
- Jacques Allard, *Le Devoir*

PAULE NOYART



815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.523.94.01